

BEAUX ARTS magazine (M)
82, rue Paul Vaillant Couturier
92300 LEVALLOIS

EDITORIAL

mai 85

LES NOUVEAUX MARCHANDAGES DE LA HALLE AUX BOEufs

Beaubourg ne jouant pas dans le domaine de la confrontation internationale son rôle d'information, l'ARC ayant des moyens limités, l'art frais de la Biennale de Paris était très attendu. Richement dotée par ses bonnes fées, le ministère de la Culture et la Ville de Paris, d'une enveloppe de 27 millions de francs, organisée par un aréopage de spécialistes internationaux, la Nouvelle Biennale avait tout pour rivaliser avec celles de Venise, São Paolo ou jouer le jeu devant les manifestations nationalistes du type «Zeitgeist» de Berlin ou «Von hier aus» de Düsseldorf. Hélas, il lui a manqué l'organisation théorique des unes et les spectaculaires installations des autres. Supprimant la limite d'âge de 35 ans qui faisait l'originalité de l'ancienne Biennale, il fallait faire fort pour être à la hauteur de la compétition.

Côté théorique, le thème «Présentation / Représentation» proposé par Gassiot-Talabot était un peu mince. Usé par vingt ans de critique post «tel-quelien», ce vieux couple conceptuel n'a suscité aucun débat, chacun l'ignorant ou l'accommodant à sa sauce, comme Bonito-Oliva qui voulait y voir ses catégories favorites : Avant-Garde/Transavantgarde. Il faut dire que le principe du jury collectif n'a pas aidé à dégager une idée maîtresse.

Conviés à «cautionner» l'exposition par leur réputation internationale les commissaires étaient en fait muselés par l'obligation de céder à l'unanimité. Ils ont dû se résigner à des compromis avec, en coulisse, les pressions insistantes voire insolentes des galeries et des marchands. A en juger par l'accrochage final, c'est encore la France qui est la plus mal «représentée» et la plus mal «présentée».

Nous assistons ici aussi à la suprématie de l'axe Italie-Allemagne. Willy Bongard, l'indiscret éditeur d'*«Art Aktuel»* de Cologne, n'en revenait pas de voir les Français ovationner à ce point ses compatriotes. Est-ce cela que voulait Claude Mollard quand il revint ulcéré, de sa visite à l'exposition de König «Von hier aus» impérialiste à ses yeux, sinon nazie ? Certes nous manquons peut-être de critiques pour rivaliser avec l'habileté d'Oliva, la détermination de König ou l'assurance pragmatique de Heiss. Et ce n'est pas Gassiot-Talabot, dans sa position d'œil du ministère de la Culture sans le prestige d'une situation de critique reconnue à l'étranger qui pouvait leur tenir tête.

A y réfléchir de plus près, on peut même se demander si les organisateurs français n'ont pas sciemment adopté dans cette affaire un «profil bas», dans le secret espoir d'un renvoi d'ascenseur de la part de jurys un peu dédaigneux jusqu'ici ? «Pensez-vous qu'après

tous nos efforts, les étrangers vont enfin être gentils avec nous ?» m'avait demandé, un peu inconsidérément une attachée de presse du ministère lors de l'inauguration.

Côté pratique, on avait misé grand avec la Halle aux bœufs, rénovée par Reichen et Robert. Pour réhabiliter le vieux bâtiment de Mérindol, ces architectes avaient dû en altérer la transparence d'origine par l'installation de longues plate-formes. Jean Nouvel, architecte de la Biennale acheva le contre-sens en élevant d'immenses et inutiles cimaises qui transformèrent la nef centrale en un long couloir isolé. «J'ai fait cela pour obliger les visiteurs des plate-formes

à regarder la superbe charpente métallique» m'a dit Nouvel. Louable pensée mais l'important n'était-il pas d'inciter les gens à regarder les œuvres ?

Hélas, en dehors de la très belle pyramide de lumière de Buren, peu d'installations spectaculaires dans la grande nef très encombrée et peu de confrontations audacieuses, pas de chocs ni de surprises. Haring qui devait graffitter allègrement le métro Porte de Pantin, dut se contenter d'un escalier de service. Pourquoi avoir isolé Immendorff entre deux immenses murs ? Erro qui aurait dû être confronté à

d'autres bédéalistes regardait en biais Gilbert and George dont le superbe format aurait mérité mieux que cet accrochage dans l'enfilade générale. On avait en outre l'impression gênante que beaucoup d'artistes ne s'étaient pas donné beaucoup de mal. Médiocre le grand mur de Baselitz, pourtant le point de mire central, ridicules les petits cônes-Damoclès de Mario Merz, connus le Rosenquist et les Garouste, banales les deux voitures noires de Woodrow... et comment reconnaître les Poirier dans ces amusements mythologiques qu'aurait désavoués un Pizzi ? De façon générale, quel sentiment de déjà vu ! Dans les espaces plus intimes, chaque artiste avait son domaine, sans que l'on sache le pourquoi des voisinages.

Il suffirait pourtant de peu de choses pour que ce pâle constat de l'art contemporain devienne un événement original et fort. D'abord refuser les compromis : confier la responsabilité à un commissaire unique pourquoi pas étranger, qui prendra nettement position. A cette nécessité d'un propos unique, pour arbitraire qu'il soit, s'en suit celle d'une mise en scène affirmée : une exposition est une œuvre de création qui doit être menée jusqu'au bout. Et que l'on ne s'imagine surtout pas que les choses s'arrangeraient si l'on choisissait plus d'artistes, car, pour reprendre la formule amusante de Kasper König : «Plus il y a d'artistes invités, plus il y a de manques». ■

Bachemin



Lintas : une campagne de publicité de 2 millions de francs.